

Au Puits de La Paracha

*Pensées recueillies
de Rabbi
Elimelech
Biderman Chlita*

Behoukotai



Paracha Behoukotai

« Tout est dans les mains du Ciel » : une existence fondée sur une foi sans compromis

« **S**i vous suivez mes préceptes, que vous veillez à mes commandements et les accomplissez. » (26, 3)

Il est rapporté dans les livres saints que le monde se maintient grâce à trois choses : la Emouna, la Torah et les Mitsvot. Et s'il manque à l'homme, ne fût-ce que l'un de ces trois éléments, ce sont les fondements de son existence qui sont menacés. On retrouve ce principe en allusion dans la forme hébraïque de notre verset : **אם בהוקתי תלכו ואה מצוותי תשמרו**. Son premier mot, **אם** (si), est formé des initiales des mots **אמונה** (Emouna) et **מצוות** (Mitsvot), évoquant ainsi que même si l'homme possède ces deux éléments fondamentaux, il doit être conscient qu'il lui incombe en outre d'accomplir la suite du verset **בהוקתי תלכו**, « suivez mes préceptes », ce que Rachi commente "que vous fassiez des efforts dans l'étude de la Torah".

Le terme mentionné juste après, **ואה** acrostiche des mots **אמונה** (Emouna) et **תורה** (Torah), vient suggérer que la foi en D. est ancrée dans son cœur et qu'il s'adonne à l'étude de la Torah. Il devra malgré tout accomplir les mots suivants du verset **מצוותי תשמרו**, « que vous veillez à mes commandements » et veiller scrupuleusement à l'observance des Mitsvot.

Ce n'est qu'en empruntant cette voie évoquée dans le dernier mot du verset

אמת, initiales des trois éléments **אמונה** (Emouna), **תורה** (Torah) et **מצוות** (Mitsvot) qu'il pourra réaliser le but de son existence.

Rabbi Chlomké de Zvil avait coutume de dire que la Emouna est mise à l'épreuve au moment des difficultés et de l'obscurité. Si l'homme en veut alors à **lui-même** et au **monde entier**, cela signifie que sa Emouna n'est pas intègre. Car le cœur de celui qui a véritablement confiance en D. crie spontanément : « C'est Hachem qui en a ainsi décidé, je suis convaincu que tout ce qui m'arrive provient de mon Père Céleste. Et ce n'est que pour mon bien, une source de bénédictions, de joie, de salut et de consolation. »

Par ailleurs, ajoute-t-il, il se préservera grâce à cela de la colère qui est une mauvaise tendance comme lui-même le dit à une autre occasion : « Tout celui qui se met en colère est comparé à un véritable apostat et à un renégat. Car s'il croyait réellement que tout ce qui lui advient provient du Ciel, il saurait qu'il n'y a rien ni personne sur qui s'irriter. Ce n'est pas un tel qui lui a fait quelque chose mais le Saint-Béni-Soit-Il en personne. Sa colère revient dès lors à admettre qu'il existe quelqu'un d'autre qui a le pouvoir d'agir dans le monde. Nos Sages ont d'ailleurs affirmé (cf. Rambam Déot 2, 3 d'après la Guémara Chabbath 105b) que celui qui se met en colère est comparé à un idolâtre. »



Un Rav important de Jérusalem vint un jour se joindre à la table de Rav Chlomké de Zvil qui comme on le sait, offrait l'hospitalité à de nombreux malheureux qui ne trouvaient personne d'autre qui les rapprochât que lui. Ce même Rav apporta avec lui une marmite du traditionnel "Tchoulent" en l'honneur de Rabbi et de ses convives. Parmi ces derniers, se trouvait un pauvre juif qui avait en permanence le sentiment d'être mis à l'écart et de recevoir à cause de cela une part moindre que celle des autres. Sachant cela, lorsque le Rav apporta le "Tchoulent", Rabbi Chlomké ordonna qu'on plaçât la marmite à portée du pauvre afin qu'il puisse s'en servir autant qu'il le désirait sans se sentir lésé comme à l'accoutumée. Dès que celle-ci fut posée à table devant lui, les autres invités le bousculèrent avant même qu'il n'eût le temps de prendre une bonne part et commencèrent à se servir. Craignant à nouveau de se retrouver le plus mal servi, le malheureux ne trouva rien de mieux à faire que de cracher dans la marmite s'assurant ainsi que désormais personne d'autre que lui n'y toucherait.

Ayant assisté à toute la scène, le Rav qui avait apporté la marmite s'en irrita profondément. Il se leva et se mit à crier devant Rabbi Chlomké indigné du manque de savoir-vivre qui régnait à cette table : « Un tel rassemblement s'appelle-t-il Tich (banquet traditionnel des 'Hassidim en tête duquel siège le Rabbi, n.d.t) ? La Torah est-elle présente ici ? On n'y assiste qu'à une conduite étrange sans aucune politesse. Que

peut-on espérer apprendre d'un tel Tich ? »

Rabbi Chlomké le fit taire et lui répondit sereinement : « On peut apprendre beaucoup au contraire de cette table (...) en particulier la vertu de la patience. Assister à des événements qui ne se déroulent pas comme on l'aurait désiré et, malgré tout, ne rien dire et attendre en silence que s'apaise le moment de colère, voilà ce que l'on peut apprendre de ce Tich ! »

Il semble parfois à l'homme que ses pertes et gains sont le résultat de ses actions. Il se met alors à penser que s'il avait agi différemment, il se serait épargné telle perte ou aurait mérité tel profit. Qu'il sache qu'il n'en est rien car tout vient du Ciel, ce qu'il gagne comme ce qu'il perd (à D. ne plaise). Certains Tsadikim ont d'ailleurs expliqué que c'est pour cette raison que l'on surnomme "Wort", la cérémonie où l'on publie l'union des fiancés. La signification de ce terme en Yiddich est "la parole". Cela évoque le fait que contrairement à ce que pensent parfois les parents des familles, ce n'est nullement grâce aux multiples "tractations" que se conclut cette union, mais seulement grâce au "Wort", à la Parole Divine qui est, Elle seule, à l'origine de cet heureux événement.

Il est de coutume que les pères des jeunes mariés accompagnent le 'Hatan sous le dais nuptial et ne le laissent jamais seul. Certains l'expliquent ainsi : au moment où il s'apprête à fonder un



nouveau foyer, le 'Hatan doit prendre conscience désormais que dans toute son existence, il ne sera jamais seul, et qu'il ne fera jamais le moindre pas sans qu'il soit dirigé par le Très-Haut.

Rav Chlomké de Zwil lui-même avait coutume de répéter que l'a.b.c. (Alef Beth en hébreu) du travail de tout juif consiste à se renforcer dans la Emouna élémentaire que tout est entre les mains du Ciel et qu'il n'y a pas un seul événement de sa vie qui n'ait pas été auparavant décrété d'En-haut. Ce que l'on peut d'ailleurs voir en allusion dans le Alef Beth, les lettres א (Alef) et ב (Beth) étant les initiales de אמונה, la foi et ביטחון, la confiance en D.

Le 'Hafets 'Haïm rapportait à ce sujet une parabole devenue célèbre. Un paysan était atteint d'une maladie dans les yeux (à D. ne plaise) qui avait pour effet de lui déformer la vision. Dans le petit village où il habitait, cela n'avait pas de sérieuse conséquence (étant donné que toutes les habitations étaient basses, il ne s'était jamais ému outre mesure de les voir penchées puisque cette vision ne représentait aucun danger).

Une fois, il se trouva dans la grande ville où d'immenses bâtiments de plusieurs étages s'élevaient vers le Ciel. Du fait de son défaut de vue, il lui sembla alors que ces grands immeubles inclinés étaient sur le point de s'écraser à tout moment au sol. Il se mit sur le champ à hurler à tous les passants : « Mes frères, sauvez-vous, car les immeubles menacent de s'effondrer à tout moment, Vous risquez

de périr, enterrés sous les décombres des bâtiments ! »

La panique générale s'empara des gens et nombreux furent ceux qui se mirent à fuir. Un homme perspicace qui se trouvait sur les lieux comprit ce qui se passait. Il enjoignit les passants à conserver leur calme, tout en leur demandant de bien vouloir faire venir un ophtalmologue dans les plus brefs délais. Ces derniers le prirent pour un insensé ne comprenant pas pourquoi il ne se hâtait pas comme tout le monde de prendre ses jambes à son cou. En quoi un ophtalmologue pouvait leur venir en aide au moment où la catastrophe était si proche ? Cependant, le sage s'obstina à vouloir l'intervention du médecin. Finalement, celui-ci arriva, examina les yeux du paysan et trouva qu'il souffrait d'un défaut de vue. Tout le monde comprit que tout était en ordre et que le problème se trouvait dans la vision déformée de l'homme.

Les gens courent jour et nuit à la poursuite de leur subsistance ou d'autres vanités. Cela n'est dû qu'à une vision déformée du monde lorsque l'on oublie que de toute façon, tout est dirigé par le Ciel. A cause de ce défaut de perspective, ce monde leur apparaît comme "penché" alors qu'en réalité c'est leur regard sur le monde qui l'est. Il leur incombe dès lors qu'une seule chose : redresser leur manière de considérer le monde et constater dès lors que "la parole d'Hachem est droite". Tout est régi par la Bienveillance et la Bonté Divine.



Donne de toi-même : le dévouement pour autrui

« Vous mangerez votre pain à satiété. »
(26, 5)

Ce verset de notre Paracha nécessite quelques éclaircissements. Pourquoi, en effet, est-il précisé **votre** pain, alors qu'il aurait suffi d'écrire « Vous mangerez du pain à satiété » ?

Certains l'ont expliqué allusivement en se basant sur le commentaire de Rachi sur les mêmes mots, selon lequel le verset exprime ici une bénédiction particulière : « On mangera peu, et l'on sera béni dans ses entrailles. »

Dès lors, chacun peut être amené à se demander : « Pourquoi devrais-je prodiguer à mon prochain du pain en abondance ? Je lui en donnerai une petite quantité et Hachem le bénira sûrement en le faisant proliférer dans ses entrailles. » C'est pour cela que le verset précise : « Vous mangerez **votre** pain à satiété », seul à propos de **votre** pain qu'il est dit qu'en le mangeant avec parcimonie, il sera béni dans votre ventre. Par contre, en ce qui concerne autrui, faites preuve de générosité sans compter !

Cela doit constituer un principe fondamental pour chaque juif. Il doit se dire en permanence : « Cela ne dépend que de moi et sans mon aide, il peut mourir de faim ; personne d'autre dans le monde n'est en mesure de lui venir en aide ». En considérant les besoins d'autrui de cette manière, il sera dès lors enclin à lui prodiguer ce qui lui est nécessaire d'une main généreuse et abondante.

Le verset qui exprime notre devoir de soutenir autrui lorsque sa situation financière se détériore (Parachat Behar 25, 22) « *Et tu le soutiendras (...)* » est d'ailleurs écrit au singulier pour suggérer à chacun que c'est à lui seul qu'incombe le devoir de venir en aide à l'indigent. Cela l'incitera alors à faire tout ce qui est en son pouvoir dans ce sens.

Ce qui précède constitue une préparation tout à fait adéquate au don de la Torah. Le Bné Issakhar ('Hodech Iyar 3, 1) fait remarquer que depuis le début de la Torah, « *Au commencement D. créa (...)*, jusqu'aux mots « *et D. vit que la lumière* », il y a trente-deux mots (valeur numérique du mot **לב**, le cœur, n.d.t). Le trente-troisième est ensuite le mot **טוב**. Cela fait allusion au fait que l'essentiel du travail de l'homme dans ses relations avec autrui est de transformer son cœur en **לב טוב** en "bon cœur", en faisant preuve de bonté avec les autres et en leur prodiguant tout le bien dont il est capable (entre parenthèses, la valeur numérique de **לב**, le cœur (32) ajoutée à celle de **טוב** bon (17) représente un total de 49, ce qui évoque la période des 49 jours du Omer particulièrement réservée à ce travail personnel). Rav Chlomké avait coutume de répéter que lorsqu'un homme commet des fautes graves envers son prochain, il reçoit son châtement dans ce monde-ci. Et c'est de cela que provient la majorité des épreuves et des souffrances qu'il subit ici-bas, le Guéhinom n'étant réservé qu'aux fautes envers Hachem.

Rav Guédalia Moché de Zvil rapportait à maintes occasions l'enseignement du Gaon de Vilna qui explique à l'aide d'une



parabole pourquoi la Torah ne nous ordonne pas explicitement d'acquérir de bons traits de caractère et de déraciner les mauvais :

Lorsqu'un homme vient commander une table chez un menuisier, il doit lui énumérer précisément ce qu'il désire : le type de bois dont il se servira, sa couleur. Il doit également lui mentionner les dimensions de la table désirée. En revanche, il ne dira jamais : « Prends un marteau et des clous et assemble les différentes parties », car cela est parfaitement évident.

Il est de même pour un juif qui accomplit les Mitsvot de la Torah. Il est évident qu'il ne pourra le faire que s'il est doté de bons traits de caractère.

La maison de Rav Chlomké était constamment ouverte à tous les voyageurs. Tous ceux qui venaient trouver gîte sous son toit pouvaient agir à sa guise. Le seul signe qui prouvait encore qu'il était le maître des lieux consistait en un pain et un pot de confiture posés sur sa table et dont il rassasiait tout celui qui entraît chez lui.

Il avait comme coutume de distribuer chaque veille de Chabbath aux familles pauvres de Jérusalem ce dont elles avaient besoin. Et jusqu'à ce jour, on ignore encore d'où provenaient les sommes énormes que cela nécessitait. Sa générosité n'avait d'égal que l'attention extrême qu'il prêtait à veiller à l'honneur de son prochain. Et rien n'avait d'importance à ses yeux lorsqu'il s'agissait de préserver chaque juif de la honte.

La dernière année de sa vie, le jour de Lag Baomer, il était particulièrement faible. Un père arriva avec son jeune fils qui s'apprêtait à célébrer la cérémonie de la 'Halaké (la première coupe de cheveux à l'âge de trois ans, n.d.t). Il désirait que le Rav coupe la première mèche (comme cela est d'usage de donner cette préséance à un grand homme de Torah, n.d.t). Le bras droit du Rav qui se tenait hors de la chambre de Rav Chlomké refusa de les introduire en raison de l'état de santé de ce dernier. Alors qu'ils discutaient, Rav Chlomké comprit depuis sa chambre ce qui était en train de se passer. Il appela son bras droit et lui dit : « Qui t'a permis d'empêcher les gens de rentrer ? Dépêche-toi d'introduire ce juif qui attend dehors !

- Mais le Rav est si faible, lui répondit son bras droit avec insistance.

- Celui qui aime le Père, aime et chérit également Ses enfants bien-aimés », leur dit Rav Chlomké, comme pour enseigner que l'amour de chaque juif est partie intégrante de l'amour pour Hachem.

Une année à Roch Hachana, un Avrekh de sa communauté demeura pendant toute la fête au chevet d'un malade qui avait besoin d'aide et de soutien à l'hôpital et ne se rendit pas du tout à la Synagogue à l'exception de l'instant des sonneries du chofar. « Cet Avrekh mérite le monde futur », déclara Rav Chlomké.

Une autre histoire se déroula en présence du Rav Yossel Kaylink alors qu'il habitait encore à Zvil. Au beau milieu de Sim'hat Torah, la nouvelle se répandit que l'armée russe était entrée dans la



ville. Les troupes contenaient de nombreux soldats juifs qui étaient loin de manger à leur faim. Sur le champ, Rabbi Chlomké dit à Rabbi Yossel : « Prends avec toi un sac et passe dans toutes les maisons de la ville afin de collecter des denrées pour les militaires juifs.

- Dès la fin des Hakafot (des rondes autour du Séfer Torah, n.d.t), je ferai ce que le Rav désire.

- La Sainte Torah se réjouira même sans toi, lui rétorqua Rabbi Chlomké, mais les soldats juifs n'ont pas de quoi manger. »

Dès que Rabbi Yossel revint de sa collecte, un énorme sac de victuailles dans les mains, et qu'il entra à la synagogue, le visage de Rav Chlomké s'éclaira. Il prit le sac sur ses épaules et se mit à danser autour du pupitre de la synagogue. Telle était sa préoccupation : satisfaire les besoins de chaque juif.

A une autre occasion, un Ba'hour de la Yéchivat 'Hévron logea pendant une certaine période chez le Rav. Avant d'aller dormir, le jeune homme demanda à ce dernier de le réveiller le lendemain matin à six heures, mais Rabbi Chlomké lui répondit qu'il ne pourrait pas accéder à sa requête. Au réveil, le Ba'hour s'aperçut que le Rav était déjà occupé à étudier depuis un bon moment. Le soir, il réitéra sa demande d'être réveillé au matin, mais le Rav refusa à nouveau. Au lever du jour, le Ba'hour comprit que ce qui s'était passé la veille n'était pas un hasard : le Rav se levait tous les jours bien avant six heures du matin et il se demanda même s'il était allé dormir.

Malgré tout, il refusait de le réveiller. Lorsque pour la troisième fois, le Ba'hour pria le Rav de bien vouloir le réveiller et que celui-ci refusa, il lui demanda pourquoi, car sa requête n'avait pourtant qu'un seul but : qu'il puisse se lever pour servir son Créateur. Rav Chlomké lui tendit sur le champ une somme d'argent et lui dit : « Prends cela et va t'acheter un réveil. Je suis incapable de réveiller un juif de son sommeil. Même s'il est content après coup de s'être levé au point de remercier celui qui l'a réveillé, malgré tout, à l'instant même du réveil, cela lui cause un désagrément. Et je suis incapable de provoquer la moindre peine à un juif. »

S'éloigner comme du feu de causer du tort à son prochain créé comme lui à l'image de D., doit être la devise de chaque juif. Il gardera constamment présent à l'esprit le commentaire de Rachi (Parachat Yitro, Chemot 20, 23) sur le verset « *Ne monte pas sur mon autel avec des marches afin de ne pas y dévoiler ta nudité* » : « (si tu montais à l'aide d'escaliers) tu te comporterais ainsi avec mépris envers (les pierres de l'autel). » Et un raisonnement a fortiori s'impose alors : si pour ces pierres insensibles à l'irrespect qui leur serait témoigné la Torah a dit : du moment qu'elles nous servent, tu ne dois pas te comporter envers elles de manière irrespectueuse, **à bien plus forte raison encore** dois-tu le faire avec ton **prochain qui est à l'image de ton Créateur et qui est sensible à l'irrespect qui lui est témoigné.** »



**La meilleure préparation au don de la Torah :
l'assiduité dans l'étude**

Voici ce qu'écrit Rav Lévi Its'hak de Berditchov dans son célèbre ouvrage, le Kedouchat Halévi (Parachat Vayétsé) : « Depuis Lag Baomer pointe déjà la lumière spirituelle de la Révélation du Sinaï qui est le don de la Torah. »

L'essentiel de la préparation à ce jour devra être l'étude de la Torah, en mettant à profit les moindres instants disponibles pour s'y adonner avec assiduité. Comme l'écrit le Isma'h Israël (Yémé Hagbala 5) : « C'est seulement lorsque les Bné Israël étaient présents au Mont Sinaï qu'ils durent se préparer par l'ascétisme parce qu'ils n'avaient pas encore reçu la Torah. Mais depuis lors, après le don de la Torah, la préparation la meilleure consiste à s'adonner à l'étude. »

Une fois, le Rav de Radachitz se leva le matin en annonçant : « Allons accueillir l'invité de marque qui vient à notre rencontre pour la première fois et qui ne reviendra plus jamais (...) Et si vous désirez connaître l'identité de cet hôte, il s'agit du jour d'aujourd'hui car ce jour ne reviendra plus. Que chacun fasse ce qu'il pourra car c'est ce qui lui restera en main pour toujours. »

On ne devra pas penser « cela fait déjà tant d'années que je gaspille, tout espoir est perdu », car ce genre de raisonnements ne sont qu'une ruse de plus du Yétser Hara. L'histoire suivante du Min'hat Its'hak en est l'illustration : ce dernier avait pour habitude de parler de Torah tous les Chabbath au moment de Séouda Chlichit. Une fois, deux Avrékhim lui demandèrent

de rajouter des paroles d'encouragement. Au début, il refusa en prétendant qu'il n'était pas digne de ce rôle. Cependant, la semaine qui suivit, il rapporta une parabole du 'Hovot Halévavot (Chaar Hatéchouva 10) : un homme qui avait en main plusieurs pièces d'argent dut traverser un fleuve. Il se mit à jeter ses pièces l'une après l'autre en espérant ainsi bloquer le flux impétueux de ce fleuve. Cependant, lorsqu'il eut déjà jeté toutes ses pièces mise à part une seule qui lui restait en main, il constata que le courant était encore très rapide et le fleuve tout aussi profond et qu'il n'arriverait pas de cette manière à le traverser pour arriver à sa destination. Il aperçut alors un passeur qui naviguait avec sa barque. Il lui tendit sa dernière pièce et lui demanda de bien vouloir le faire atteindre l'autre rive. Ce dernier accepta et fit ce que l'homme désirait en échange de la dernière pièce. Cet insensé finit ainsi toutefois par sauver sa situation in-extremis. Certes, il se conduisit de manière entièrement stupide, comme un idiot qui jette tout ce qu'on lui donne. Néanmoins, en un instant, il se reprit et se délivra de l'impasse où il se trouvait. Cela vient nous enseigner que chaque juif devra se garder de dire "j'ai gaspillé toutes mes années dans des futilités tellement éloignées du Service d'Hachem, que puis-je faire à présent ?" Car, au contraire, en un instant, il pourra mettre à profit la "dernière pièce qui lui reste" (les années qui lui restent à vivre) pour naviguer sur les eaux qui l'amèneront avec l'aide d'Hachem à bon port (ses proches témoignèrent que le Min'hat Its'hak depuis lors ne cessait de revenir sur cette parabole qu'il rapportait avec un feu sacré tout particulier).

